

Un cascadeur Marcel Fournier

Janick Beaulieu

Number 100, April 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51113ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Beaulieu, J. (1980). Un cascadeur : marcel Fournier. *Séquences*, (100), 116–127.

FOURNIER-FRÈRES CASCADEURS



MARCEL FOURNIER

(entretien avec Janick Beaulieu)

- *Depuis quand faites-vous le métier de cascadeur?*
- Depuis environ quinze ans. Cela a commencé sérieusement avec *Red*, un long métrage de Gilles Carles.
- *Est-ce que vous travaillez seul ou en équipe?*
- En équipe. Le noyau central se compose de six personnes. Mais les membres sont au nombre de douze. Nous sommes dix de la même famille, dont quatre soeurs. Il y a la proche parenté. A l'occasion, nous faisons appel à nos enfants. Tout dépend du travail qui se présente. Je compte sur mes enfants pour la relève. Mon meilleur parmi les plus jeunes vient d'avoir dix-huit ans et ma fille a vingt-et-un ans. Après plusieurs exercices, ils deviennent vraiment bons.
- *Comment devient-on cascadeur?*
- C'est une question qu'on se pose souvent. Pourquoi nous plus que d'autres? Je pense qu'il y a là un concours de circonstances. Pour résumer en un mot: je pense qu'on naît cascadeur. On se découvre ensuite des aptitudes qu'on développe. A Hollywood, c'est un vieux métier. Mais ici, c'est tout nouveau. Voilà pourquoi je trouve un peu pompeux le mot cascadeur pour nous.
- *Y a-t-il une école pour ce faire?*
- Non. J'ai formé ma propre école avec les membres déjà mentionnés. J'organise des sessions intensives chaque semaine sur un plan très pratique. Quand on me demande pour exécuter tel ou tel numéro, j'essaie de voir dans mon équipe ceux qui sont les plus compétents. Ensuite, on passe aux exercices pratiques avec un maximum de prévisions. Il faut arriver sur un plateau fin prêts. Les calculs se font avant. Après, c'est trop tard.

Parmi les 182 films dans lesquels a tourné la famille Fournier, on relève *Red*, *L'Ange et la femme*, *Bingo*, *Keep It in the Family*, *City on Fire*, *Tout feu tout femme*, *Bingo*, *Albert et Léo en Albinie*.

- *Dans combien de films avez-vous fait des cascades?*
- En incluant les «commerciaux», à venir jusqu'à maintenant, j'ai tourné dans 182 films. Parmi ces films, on peut compter plus de 125 longs métrages.
- *Combien de films québécois?*
- La grande majorité, si on tient compte des co-productions.
- *Est-ce un métier aussi dangereux qu'on le croit généralement?*
- Ce n'est pas un métier de tout repos. Même avec beaucoup de précautions, on encaisse des coups durs. A cause d'une donnée du problème qui change durant l'exécution. Il y a un côté physique assez rude. L'impact d'un face à face en voiture se ressent comme un bon coup de poing qu'encaisse un boxeur. On a beau être protégé, ça se sent quand même.

Des risques calculés.

- *On dit que les risques sont très calculés. Pouvez-vous donner des exemples?*
- C'est souvent une question de calcul. Prenons l'exemple d'une chute en hauteur de trois ou quatre étages. Naturellement, il faut tomber sur du matériel de protection. On se sert de la bonne vieille méthode des boîtes de cartons. Le nombre d'étages va nous dire combien il faut mettre de boîtes. Mais, aujourd'hui, il y a des *air bags*, des coussins d'air qui coûtent très chers. Cette dernière invention comporte un désavantage: c'est qu'on ne peut pas l'installer partout. Ce n'est pas pratique dans un escalier ou un ascenseur. Parce qu'on ne peut pas le découper.
- *Décrivez-nous un coussin d'air.*
- C'est comme un sac de toile, renforcé de nylon, soufflé par deux puissants ventilateurs qui gonflent progressivement plusieurs compartiments à l'intérieur du sac. Quand vous tombez dessus, le premier compartiment se dégonfle, cède la place au deuxième qui est un peu plus dur. Et ainsi de suite, jusqu'à l'arrêt final. Il y en a un, ici, au Québec, qui a été acheté par un membre de mon équipe. Sa dimension est de quinze par trente pieds. Ce qui veut dire, quatre étages et demi. En fait, une chute de plus de quatre étages pose des problèmes techniques à la caméra. L'idéal se situe à trois étages. Sans quoi, il faut aller chercher l'effet à la télé-photo. Ce qui risque de faire rater le *punch*.
- *Dans quels genres de cascades vous spécialisez-vous?*
- Comme chef-cascadeur, je dois être capable de les faire toutes. Je dois choisir un membre de mon équipe en fonction de sa forme, de sa taille et de sa spécialité, y compris moi-même. Cela va du feu aux chutes, en passant par tous les trucs de l'automobile, de la moto, de l'avion. Sans oublier les batailles et la plongée sous-marine.
- *Quelles sont les pièces d'équipement dont vous disposez pour vous protéger?*
- Pour le corps, on dispose de protecteurs. Il y a les harnais de parachutistes pour mieux s'attacher dans une voiture. On protège bien les coudes.



Céline Fournier
dans *City*
on Fire

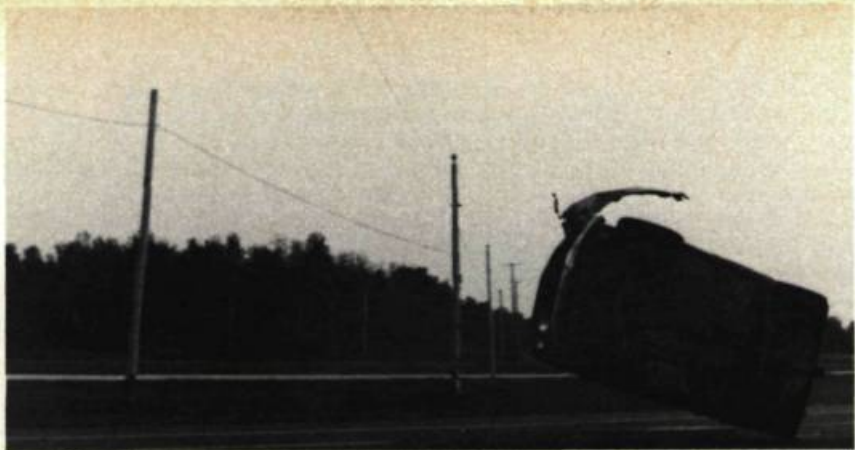
- *C'est un peu comme pour un joueur de hockey?*
- Oui. Mais, ce n'est pas toujours possible d'avoir tous les protecteurs. Par exemple, quelqu'un qui traverse la rue et se fait faucher par une automobile ne peut pas être habillé comme un joueur de hockey. Il faut un matériel assez mince pour absorber une partie du choc. Je dis bien une partie du choc. Parce que le choc est toujours là, quand même. Il faut du matériel assez mince pour pouvoir le dissimuler sous les habits. Quand on doit doubler un acteur, on revêt le même genre de vêtement, mais en plus grand.
- *Celui qui est dévoré par la flamme, qu'est-ce qu'il a comme protection?*
- On a des habits spéciaux en amiante. Mais dans le cas de *City on Fire*, la fille qui prend en feu n'a aucun vêtement protecteur. C'est un liquide spécial qui retarde la chaleur. Mais la marge est très minime. C'est ma soeur Céline qui joue ce rôle.
- *Et les chutes dans les escaliers?*
- On va se servir souvent d'un *wet suit*, un habit de plongée. Ça protège les os saillants situés dans les extrémités, comme les coudes, par exemple. Tout dépend de la façon dont le personnage est habillé. Si l'habillement est un peu flou, on peut se servir de protecteur de coudes. On protège aussi les hanches. Pour le reste, ça va sans trop de problème. On protège surtout le haut du corps. Pour la qualité d'une chute, il importe de bien enchaîner avec le début amorcé par l'acteur. Ordinairement, l'habit de plongée suffit. C'est mince et ça se dissimule bien sous les vêtements. Les jambes ne nécessitent pas une grande protection.

Jusqu'où on peut résister.

- *D'où vous vient l'intérêt pour ce métier? Par curiosité? Goût du risque? Désir de jouer au cinéma ou seulement pour faire de l'argent?*
- C'est une combinaison de tout ce que vous venez de mentionner. Quand on a commencé, c'était surtout le côté glorieux. Ce n'était pas du tout une question d'argent. Ensuite la fréquence des demandes a introduit le côté lucratif.
- *Et la curiosité dans tout cela? Il y a des mécaniciens qui deviennent très bons par curiosité. Et vous?*
- Quand j'étais jeune, j'étais curieux de savoir jusqu'où on peut aller, jusqu'où on peut résister. Ça dépend de la façon dont j'ai été élevé.
- *Racontez-nous votre enfance.*
- Je suis né le 10 novembre, 1932, à Saint-Pie de Guire, entre Yamaska et Drummondville. Un tout petit village. Vers l'âge de 2 ou 3 ans, mon père a déménagé à Drummondville. Là, on demeurait voisin d'une piste de course. Comme mon père était garagiste, on achetait des voitures. On démantelait les pièces pour la vente et la réparation. Dès l'âge de 5 ou 6 ans, on conduisait des voitures. Comme j'étais le plus âgé, j'accompagnais souvent mon père à Montréal pour l'achat d'une voiture. A six ans, je suivais à l'arrière. Par le fait même, j'étais habitué à jouer dans la mécanique. Etant voisin d'une piste de course, on n'était pas obligé d'aller dans la rue pour pratiquer les théories dont on avait rêvé depuis un an. Nous avons fait du derby de démolition. Nous avons été parmi les pionniers des courses de démolition. Avec une voiture ordinaire légèrement endommagée, on se frappe jusqu'à ce que démolition s'ensuive. De 1950 à 1953, j'étais parachutiste dans le premier bataillon du Royal 22e Régiment. J'ai fait la guerre de Corée durant quatorze mois.
- *Avez-vous été blessé?*
- Non. Rien pour être hospitalisé.
- *Vous étiez sur le front?*
- Et comment! J'étais opérateur de lance-flammes.

Côtoyer la mort.

- *Vous avez vu mourir des gens?*
- C'est arrivé assez souvent. Certains de mes amis sont morts à côté de moi.
- *Cela vous a-t-il aidé à braver la mort?*
- Je dirais plutôt subir que braver la mort. Le terme le plus juste serait celui de côtoyer la mort.
- *Et après votre retour de Corée?*
- J'ai voulu me lancer dans le métier de garagiste, comme mécanicien et débosseur. Je voulais fonctionner d'une manière différente de celle de mon père avec les plans dont j'avais rêvé durant mon séjour en Corée. J'avais acheté des



**Marcel
Fournier,
accompagné de
Gilles Lafleur,
en train de faire
un tonneau
dans
Chauffeurs,
chauffards
(CTV Toronto)**



terrains que j'avais payés avec ma solde. Je comptais sur l'aide aux vétérans. Mais quand je suis arrivé à Québec avec mes plans et des travaux déjà amorcés, je me suis rendu compte qu'il n'y avait que des prêts agricoles. On m'aurait prêté de l'argent, mais il m'aurait fallu vendre des instruments aratoires. Devant ces faits, j'ai plié bagages et je me suis rendu à Montréal. J'ai commencé comme jockey, c'est-à-dire monter les voitures à différents étages d'un garage. Ensuite, j'ai eu du travail comme débosseur dans plusieurs garages. A la suite d'une grève, j'ai décidé de me lancer dans les affaires. Je me suis acheté une maison à Longueuil et un petit garage. Tout a commencé là.

- *On dit que vous êtes souvent mal payés pour les risques que vous prenez. Est-ce vrai?*
- Quand on accepte, ça veut dire qu'on est assez bien payé. Quand on fait une chute de trois étages — ça dure deux secondes — on vous donne cinq cents dollars. Calculez à l'heure et vous trouverez cela bien payé. Mais, il y a toute la préparation derrière. Il faut souvent attendre. Attendre une journée avant d'être prêt pour votre saut. Plus souvent qu'autrement, il faut fournir le matériel. Et il y a les reprises. Quand le réalisateur te demande d'en faire une autre parce que le cameraman t'a pris un peu hors cadre... De là, l'importance de mettre des clauses dans le contrat avec le producteur. Parfois, on essaie de nous prendre par les sentiments à cause d'un petit budget. Cependant, il faut tenir compte de nos moyens de production qui ne sont pas ceux des Etats-Unis. Les tarifs d'ici sont en bas du quart du prix exigé par les cascadeurs d'Hollywood. Avec les coproductions, les tarifs ont augmenté d'une façon sensible. On se raisonne en se disant qu'il vaut mieux en faire en étant plus ou moins bien payé que de ne pas en faire du tout. Au lieu de laisser un acteur se faire doubler par un mannequin ou de laisser une automobile s'écraser contre un arbre sur des rails, on préfère jouer un vrai rôle. Ton risque, à ce moment-là, n'est pas tellement en fonction du prix payé. C'est une question de fierté dans le métier. Nous avons des responsabilités à rencontrer en ce qui concerne la sécurité de tout le personnel sur le plateau dans un accident d'automobiles, par exemple. Il faut prévoir le nombre de voitures dans le contrat.
- *Peut-on vivre uniquement de ce métier ici? Etes-vous souvent appelé à vous exiler?*
- Pas actuellement. Je suis parfois demandé en Ontario. Mais ça ne suffit pas pour vivre. Je continue à être garagiste. Tous mes membres ont des métiers secondaires pour vivre. Cependant, je dois avouer que l'année 1979 a été très bonne pour nous. L'avantage d'être garagiste dans ce métier, c'est de préparer et de louer des voitures avec lesquelles je fais des cascades. Sans quoi, on risque de rencontrer des mois maigres. C'est comme pour les comédiens. Ils ne peuvent pas tous vivre de leur métier. Parmi la vingtaine de longs métrages tournés ici l'an passé, tous ne faisaient pas appel à des cascadeurs.

Ni bière, ni drogue.

- *Ce métier, on l'imagine, exige une très grande forme physique pour nourrir de bons réflexes. Faites-vous d'autres sports? Que faites-vous pour vous détendre?*

Roberta Gibbs, une cascadeuse, avoue qu'après une tension, elle se lave les dents et sa tension disparaît comme par enchantement. Et vous, quelle est votre méthode?

- Je suis pilote d'avion. Je fais de la plongée sous-marine et du ski de fond. Gymnastique. Course à pieds. Il faut une bonne forme physique. Je suis très exigeant pour mes élèves. Il faut aussi une bonne résistance physique. La tension s'installe non pas pendant et après la scène, mais avant. Une semaine et même deux semaines avant. Tant que tu n'as pas bien meublé dans ton esprit la façon exacte de réaliser ton truc, il y a une sorte d'inquiétude face à la peur du ridicule. On a peur de ne pas bien doubler. Après, c'est la grande détente devant un bon café et un cigare. Pas de bière. Surtout pas de drogue. Ni avant, ni après. Il faut un esprit clair et vif. La drogue ne m'apparaît pas une aide.
- *Que faites-vous pour diminuer la tension avant d'exécuter un numéro?*

**Marcel
Fournier au
travail dans
Keep It in the
Family, de
Larry Kent**

- Mon truc personnel, c'est le café et le cigare. Quand je peux exécuter mon travail cigare en bouche, ça va bien. J'aime bien aussi être entouré d'une partie de l'équipe. Si deux seulement sont requis, je demande la permission d'en amener un troisième qui assiste à ces scènes-là. En général, un cascadeur ne travaille pas seul. Pour une simple chute dans un escalier, il vaut mieux être deux. Un chef-cascadeur verra au côté sécuritaire et empêchera les abus. Ça sécurise



beaucoup. Pour une petite séance normale, on vous demandera de répéter dix ou vingt fois pour le même prix. Il y a parfois des réalisateurs incompetents ou sadiques... Il y a aussi des cameramen inconscients des dangers encourus. On joue souvent avec des explosifs. Certains cameramen n'ont aucune idée de ce qui va se produire. Il faut avoir des yeux derriere la tete. Comme chef-cascadeur, tu as une grande responsabilite, parce qu'il faut que tu penses a tout ce qui se passe autour. Je n'ai jamais vu des gars plus braves que les cameramen. On dirait qu'ils vivent derriere un paravent. Aussitot qu'ils ont l'oeil colle a la camera, on dirait qu'ils se croient a l'abri de tout danger. Ils sont tellement anxieux de bien photographier leur scene qu'ils ne pensent plus au ciel qui pourrait leur tomber sur la tete.

— *Un cascadeur, c'est une sorte d'acteur qui double une vedette. Mais un acteur anonyme pour les spectateurs. Cela ne provoque-t-il pas une certaine frustration?*

**Marcel
Fournier et
Pierrette
Fournier dans
Tout feu, tout
femme, de
Gilles Richer**

— Oui et non. Maintenant, les choses ont change. Toute scene faisant appel a un cascadeur doit avoir un credit au generique. On mentionne le chef-cascadeur ou son equipe. C'est un des reglements de l'Union des artistes et de l'ACTRA dont je fais partie avec mon equipe. Dans le cas d'une bagarre, on doit mentionner au moins le chef-cascadeur. Comment veux-tu etre connu, si on ne te mentionne pas? Le bouche a oreille ne suffit pas. Les gens sont assez informes maintenant pour soupconner la presence d'un cascadeur dans les sequences dangereuses.



La peur du ridicule.

- *N'y a-t-il pas de grands acteurs qui refusent d'être doublés?*
- Oui. Prenons l'exemple de McQueen et Belmondo. Ils sont dirigés par des cascadeurs. Mais ils sont aussi doublés. Et cela pour une raison bien simple à comprendre: une vedette qui coûte un million dans un film ne peut pas prendre le risque de se casser un bras. Ce qui entraînerait des déboursés considérables. Les assurances exigeraient le gros prix. Il faut leur faire comprendre qu'ils peuvent avoir un bon résultat avec un prix beaucoup moins élevé. J'ai même vu des vedettes locales qui refusaient d'être doublées. On doit les faire réfléchir sur le danger de briser une carrière à cause d'un accident grave. Parce que l'acteur vend son visage, tandis que nous, nous vendons notre corps dans son apparence générale. C'est moins grave. Pour en revenir à la frustration, je vous dirai que c'est la satisfaction d'un travail bien fait qui nous valorise le plus. On en retire une fierté certaine dans la reconnaissance de ce métier. Quand on n'est pas sûr de bien réussir une cascade, il vaut mieux la refuser. Toujours cette peur du ridicule qui nous guette. Le trac de ne pas bien jouer son rôle. Lorsqu'un gars ne sent pas son rôle, c'est à moi qu'il revient de prendre une décision pour satisfaire à la beauté du geste. C'est toujours un travail d'équipe. On ne se sent jamais seul. La solidarité débouche sur la joie qu'apporte une réussite.
- *Avez-vous doublé de grands acteurs?*
- Il y a eu d'abord les frères Pilon. J'ai même doublé Ursula Andress. Il va sans dire avec perruque et tout le reste. Je ne me souviens pas de tous les doublages. Quand on est aux prises avec cinq films tournés en même temps, on en oublie les noms français, américains et italiens. On pense plutôt à prier pour que la température soit favorable à nos ébats.
- *De grands cascadeurs — je pense à Gil Delamare — sont morts dans le feu de l'action. Pensez-vous souvent à la mort, après l'avoir apprivoisée?*
- Non. On ne pense pas souvent à la mort. On ne peut pas dire que ça occupe notre esprit. Si tu penses que tu vas en crever après chaque séance, tu ne peux pas faire ce métier-là. Comme tout le monde, on sait qu'un jour on n'échappera pas à la mort. Quand le jour arrivera, on espère que ça ne fera pas mal trop longtemps. On accepte un certain fatalisme.
- *Avez-vous découvert de nouveaux trucs?*
- Nous n'avons rien inventé. Cependant, on a poussé un peu plus loin le côté physique, si on se compare à des cascadeurs d'autres pays. On a poussé la résistance physique à des choses. Il y a aussi l'essai de nouveaux produits. Le fait d'être garagiste m'a facilité le choix des voitures les plus aptes à réussir certaines cascades. La connaissance mécanique m'a aidé à ne pas encombrer certaines voitures d'une abondance de protections inutiles. Au simple coup d'oeil, je suis capable de jauger la résistance de tel modèle de voiture. Il est curieux de constater que certains cascadeurs étrangers, très compétents dans leur métier, sont parfois bloqués par un manque de connaissance mécanique. A venir jusqu'à maintenant, nous avons pu répondre à toutes les demandes. Un jour viendra peut-être où je devrai refuser de faire une cascade... Mais, ce n'est pas encore arrivé.



**L'équipe de
Marcel
Fournier dans
une scène de
Albert et Léo
en Albinie,
d'André Forcier**

Développer une seconde nature.

- Avez-vous déjà joué un rôle autre que celui d'une doublure au cinéma?
- Oui. Par exemple, j'ai travaillé dans tous les films d'André Forcier, non pas comme cascadeur, mais comme comédien. Des rôles secondaires ou de soutien. Dans *L'Eau chaude, l'eau froide*, je jouais le rôle de Marcel, un valet de service, qui travaillait à la buanderie et j'étais en même temps l'homme de main de Jean Lapointe. Je servais d'entremetteur entre Jean Lapointe et Sophie Clément. Dans *Bar Salon*, je jouais le rôle d'un gardien de sécurité qui se faisait enlever son pistolet. Dans *Léo et Albert en Albinie*, avec Guy L'Ecuyer et Michel Côté, là je joue le rôle d'un maraudeur avec quatre gars de mon équipe. J'ai pris mes meilleurs chauffeurs parce que les voitures n'ont pas de pneus. Et ça se passait en plein hiver. Nous étions comédiens et cascadeurs. Nous avons travaillé vingt nuits là-dessus.
- Que font les maraudeurs dans ce film?
- On cherchait les maniaques qui crevaient les pneus dans un quartier. On était habillé en rockers. C'était très drôle de se promener ainsi la nuit dans la ville de Montréal. J'aime bien travailler avec André Forcier. Non pas parce que ses histoires sont extraordinaires, mais parce qu'il montre le monde sans fard. Il y en a qui sont contre cela. Moi, j'aime bien. Dans le métier que j'exerce, on rencontre des gens admirables qui nous apportent beaucoup sur le plan du jeu. J'ai une grande admiration pour Dominique Michel, Jean Lapointe, Guy L'Ecuyer, Jacques Godin... Ce sont des gens disponibles, versatiles et très professionnels qui se donnent tout entier à ce qu'ils font. Les vieux routiers ne sont pas prétentieux, contrairement à certaines starlettes qui commencent dans le métier.

- *Avez-vous eu des accidents graves?*
- Non. Rien pour être hospitalisé. Des producteurs exigent des examens médicaux. Après certaines scènes, nous nous soumettons à des rayons X.
- *Pensez-vous continuer encore longtemps à faire ce métier?*
- J'espère continuer jusqu'à ma mort. J'espère aussi avoir assez de sagesse pour céder la place à la relève, quand je ne me sentirai plus capable de le faire.
- *Quelles sont les qualités requises pour devenir un bon cascadeur?*
- D'abord, la pratique de tous les sports en vue d'une bonne condition physique. Développer au maximum ses réflexes. Il faut être capable de prendre une décision très vite devant un danger soudain. C'est l'imprévision qui tue. Il faut développer une seconde nature. Il faut éviter de prendre des risques inutiles. C'est parfois dans les petites scènes qu'on se fait secouer le plus.
- *Aimez-vous aller au cinéma?*
- Oui. Ma préférence va aux films d'action. Les petits films d'amour *québécois* ne m'intéressent pas. J'essaie de voir toute la production québécoise. Mais il y a des films dans lesquels j'ai tourné et que je n'ai pas encore réussi à voir.
- *Comment peut-on se renseigner sur le métier de cascadeur?*
- Pour ceux qui veulent beaucoup de renseignements sur mon métier, ils peuvent se procurer le livre *Les Cascadeurs, professionnels du risque* d'Alain Marillac aux Éditions de Mortagne. Alain est d'ailleurs un de mes élèves.

**Marcel
Fournier et
compagnie, à
l'occasion du
tournage d'un
épisode de
Dominique**

